

celle de celui-ci, de celui-là; c'est l'histoire de la plupart des jeunes gens qui ont été trop tôt livrés à eux-mêmes.

Vos parents demeuraient à Dijon, où vous êtes né; c'est au lycée de Dijon que vous avez fait des études fort incomplètes, car vous n'étiez pas, paraît-il, un très bon élève.

— Vous ne me flattez pas, fit le jeune homme.

— Il faut savoir dire la vérité à ses amis. Le comte de Montgarin, votre père, possédait deux maisons à Dijon, le château et le beau domaine de Ronquille, également dans la Côte-d'Or; puis, par apport de votre mère, deux maisons à Auxerre, une troisième à Joigny et plusieurs autres très belles propriétés dans l'Auxerrois.

Vous n'aviez pas encore dix ans lorsque vous avez perdu votre mère. La vive tendresse que votre père avait pour vous l'empêcha de se remarier, bien qu'il fût encore jeune. M. de Montgarin était un excellent homme, très honorable, très estimé, dont on parle encore aujourd'hui avec un profond respect. Il était un peu indolent et malheureusement, d'une extrême faiblesse. Il n'a jamais eu le courage de vous imposer sa volonté et, plus tard, pour les fantaisies et les premières fautes du jeune homme, il s'est montré trop indulgent.

Il est mort que vous aviez à peine dix-huit ans, vous laissant une fortune de plus de deux millions.

Un parent de votre père, un cousin, devint votre tuteur. Ce cousin, qui n'existe plus aujourd'hui, habitait à Paris, il vous fit venir près de lui; mais s'il s'occupait de vos intérêts financiers en mandataire intègre, il n'en fut pas ainsi de votre conscience. Il vous laissa une liberté entière et ne prit point la peine de vous donner les conseils que réclamaient votre jeunesse et votre inexpérience. Il crut qu'il remplissait tous ses devoirs envers vous en touchant exactement vos revenus, en faisant loyalement ses comptes et en vous donnant tout l'argent que vous lui demandiez. Pour vous, tout cela était parfait.

Vous aviez abandonné vos études. Riche, vous ne sentiez pas la nécessité

de vous créer une position par le travail.

A votre majorité, votre tuteur vous rendit ses comptes et vous devîntes le maître absolu de votre fortune.

— Vous êtes parfaitement renseigné monsieur de Rogas.

— Encore une preuve que je m'intéresse à vous. Je continue: Déjà vous meniez joyeuse vie. En moins d'un an, vous fûtes tout à fait lancé. Vous devîntes à la mode, vous eûtes votre cour et vos favoris comme un prince. Vous devez savoir aujourd'hui ce que valent ces gens-là. Votre luxe faisait merveille. On parla de vous beaucoup, en citant telle ou telle de vos extravagances. D'un côté, on vous admirait peut-être, de l'autre, on vous blâmait, certainement. Vous scandalisiez les uns, et vous n'aviez pas l'estime des autres.

Je ne vous suivrai point sur les sentiers plus ou moins fleuris que vous avez parcourus et qui aboutissent tous à un précipice.

Pour mener votre genre de vie, vos revenus devinrent insuffisants; il vous fallut recourir souvent à des emprunts onéreux. Successivement, il y a eu prise d'hypothèque sur toutes vos propriétés de Bourgogne et aussi sur cet hôtel. De sorte que ne trouvant plus à emprunter, il vous est impossible de vendre seulement une de vos vignes de la Côte-d'Or. Ce n'est pas tout: comme vous ne pouvez payer les intérêts des sommes que vous devez, vos créanciers vous menacent et vous êtes sous le coup d'une saisie prochaine. Voilà la catastrophe finale.

— C'est vrai, dit le jeune homme, qui écoutait les yeux baissés.

— Et contre cela, reprit José, seul, vous ne pouvez rien.

— Rien, répéta Ludovic d'une voix sourde.

— Vous êtes acculé au fond d'une impasse ou emprisonné dans le cercle dont je parlais tout à l'heure.

— Emprisonné et enchaîné!

— En regardant autour de vous, vous n'apercevez aucune lueur de délivrance?

— Aucune. Je ne vois que la mort!

— Je ne connais pas exactement le chiffre de vos dettes; mais j'ai le droit de supposer que si le château de Ron-